

Éducation et psychanalyse d'hier à aujourd'hui : un questionnement incessant¹

Jeanne Moll

Nous avons la joie et la fierté de célébrer le 20^{ème} anniversaire de l'Association des Groupes de Soutien au Soutien, créée en 1993 à Paris chez le psychologue et psychanalyste Jacques Lévine avec une petite équipe qui travaillait avec lui depuis quelques années. Je reviendrai à ce moment inaugural tout à l'heure.

Aujourd'hui, nous sommes une association interdisciplinaire vivante de plus de 300 adhérents qui suscite, de par l'éthique du sujet dont elle est porteuse et les rencontres pédagogie-psychanalyse qu'elle propose, un intérêt croissant dans l'institution scolaire qui souffre, comme toute la société, de pressions accrues d'efficacité et de rentabilité.

Mais auparavant, je souhaite parler de ce qui a précédé, pour montrer comment la création et l'œuvre de l'AGSAS s'inscrivent dans une histoire de dialogue entre la psychanalyse et l'éducation, une histoire qui a commencé il y a 100 ans précisément.

C'est en effet en 1913 que Sigmund Freud publie un texte capital, « L'intérêt de la psychanalyse ». À la fin d'un long développement sur l'intérêt de la psychanalyse pour la psychologie puis pour les sciences non psychologiques – la science du langage, la philosophie, la biologie, l'histoire du développement, l'histoire de la civilisation, l'esthétique, la sociologie où il explique les fondements affectifs du rapport de l'individu à la société –, Freud aborde l'intérêt pédagogique. C'était donc en 1913 à Vienne.

Voici les premières lignes de ce texte qui ne peuvent manquer d'interroger chacun de nous :

« L'important intérêt de la psychanalyse pour la science de l'éducation se fonde sur un énoncé qui est parvenu à l'évidence : ne peut être éducateur que celui qui peut sentir de l'intérieur la vie psychique infantile, et nous adultes ne comprenons pas les enfants, parce que nous ne comprenons plus notre propre enfance. Notre propre amnésie infantile prouve à quel point nous lui sommes étrangers.²»

Freud écrit plus loin : « Lorsque les éducateurs se seront familiarisés avec les résultats de la psychanalyse, ils trouveront plus facile de se réconcilier avec certaines phases du développement infantile. (...) Ils se retiendront plutôt d'essayer de réprimer violemment ces motions, s'ils apprennent que de telles influences produisent des conséquences tout aussi peu désirables que le laisser-faire de la méchanceté infantile redoutée par l'éducation ». Et Freud d'espérer : (...) « C'est entre les mains d'une éducation psychanalytiquement éclairée que repose ce que nous pouvons attendre d'une prophylaxie individuelle des névroses ».

¹ **Pour citer ce texte :**

Éducation et psychanalyse d'hier à aujourd'hui : un questionnement incessant. Jeanne Moll.
Je est un Autre n° 24, 2014.

² Freud Sigmund, « L'intérêt de la psychanalyse », in *Résultats, idées, problèmes*, I, 1890-1920, PUF 1984

Cette affirmation nous interpelle encore 100 ans après, dans la mesure où elle renvoie chacun de nous à l'enfant d'autrefois qui nous habite au plus profond ; en même temps, elle nous invite à un examen intime de notre rapport aux enfants, aux adolescents et à tous ceux avec lesquels nous travaillons. En d'autres termes, que savons-nous de nous, de notre conflictualité psychique ? Sommes-nous habilités à faire œuvre d'éducation si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes ?

Je reviens au texte. Freud, à partir de son expérience d'écouter de nombreux malades et des échanges avec ses collègues, Sandor Ferenczi notamment, fait un constat d'échec de l'éducation pratiquée de son temps : des adultes qui ne savent plus rien de leur enfance, voire qui l'ont refoulée, exercent le plus souvent leur pouvoir tyrannique sur les petits qui leur sont livrés. Il n'en résulte que des souffrances. Freud propose alors de se tourner vers la psychanalyse pour qu'elle nous éclaire. Pas la psychanalyse comme thérapie mais comme corps de connaissances, comme « science » de l'activité psychique dont l'inconscient est le fondement.

Comment les pédagogues contemporains de Freud se sont-ils emparés des découvertes révolutionnaires qu'ils ont faites au début du 20^{ème} siècle ?

Comment s'est faite l'articulation entre les deux champs distincts de l'éducation et de la psychanalyse ? Comment leur rapport a-t-il évolué depuis un siècle ?

Je distinguerai plusieurs étapes marquantes :

1. Après la naissance de la psychanalyse
2. Les années 20 et 30 au 20^{ème} siècle
3. La période d'après la Seconde Guerre mondiale
4. Notre temps d'aujourd'hui, celui de l'AGSAS

En résumé, je souhaite, au-delà du récit, soumettre mes développements à cette double question : comment et de quoi la psychanalyse fait-elle signe aux pédagogues et éducateurs au cours du siècle écoulé ?

Les années de naissance de la psychanalyse et l'espoir d'un changement éducatif

Aucune découverte ne se fait par hasard, le contexte socio-culturel y participe largement. Les découvertes opérées par le neurologue viennois Sigmund Freud, au tournant du 20^{ème} siècle, s'inscrivent dans une histoire de bouleversements qui ont favorisé leur avènement.

Vienne, capitale cosmopolite de l'immense empire austro-hongrois, connaît, à la fin du 19^{ème} siècle, à l'instar de Paris, une effervescence culturelle et artistique sans pareille. Stefan Zweig en parle magnifiquement dans son livre *Le monde d'hier*. C'est un haut lieu de la musique, de l'Art nouveau qui conjugue les différents arts, du Mouvement de Sécession artistique avec Egon Schiele, Gustav Klimt, Oskar Kokoschka, lesquels rompent délibérément avec l'académisme de la peinture pour exprimer les tourments du corps. Des romanciers, fins observateurs de l'âme humaine, tels Robert Musil, Stefan Zweig et surtout Arthur Schnitzler, l'alter ego de Freud, mettent à nu les symptômes d'un monde finissant. Il n'est pas étonnant alors que le sexe et la mort, dramatisés en 1891 par Franz Wedekind dans une pièce qui fait scandale – *L'éveil du printemps* –, aient une place essentielle dans l'art de cette époque. Conjointement, le Mouvement de Jeunesse s'élève contre l'hypocrisie bourgeoise et revendique le droit à l'émancipation et à une libre sexualité.

C'est aussi l'époque où, à Paris, avant de publier en 1913 *Du côté de chez Swann*, premier tome de *À la recherche du temps perdu*, Marcel Proust, dans son essai *Contre Sainte-Beuve* « s'attaquait au plus célèbre critique du 19^{ème} siècle en distinguant 'le moi extérieur' et le 'moi profond' de l'écrivain, le seul réel car révélateur de son 'existence intérieure et individuelle'. » (Jean-Louis Jeannelle, *Le Monde*, 20 sept. 2013).

Que se passe-t-il à Vienne, chez le médecin Sigmund Freud ?

Inlassablement, il étudie le fonctionnement de l'inconscient en se plaçant dans une position de non-savoir à l'égard de ses patients ; il ne l'a pas découvert, il n'a pas été le premier non plus à en étudier les manifestations, mais il fait œuvre originale en montrant combien l'homme est travaillé par les pulsions de mort qui le disputent aux pulsions de vie, et combien la sexualité, présente dès la vie infantile, détermine la vie psychique inconsciente. Les ouvrages qui fondent la psychanalyse, *Études sur l'hystérie* en 1895 - en collaboration avec Breuer - et *L'interprétation des rêves*, daté de 1900, connaissent un maigre succès de librairie. Cependant, ils attirent la curiosité de quelques jeunes médecins qui, dès 1902, se réunissent régulièrement chez Freud, « dans le dessein bien arrêté d'apprendre la psychanalyse, de l'exercer et de la répandre. »

C'est le début de la Société psychologique du mercredi qui étend peu à peu son influence et devient en 1908 la « Société psychanalytique de Vienne ». Le médecin Alfred Adler, passionné par les questions d'éducation, fait partie des tout premiers adeptes de la nouvelle psychologie des profondeurs.

Il est important de rappeler que c'est au sein d'une petite communauté de chercheurs qui rassemble des médecins et quelques pédagogues autour de Freud qu'ont été posées les questions essentielles quant à la nécessité de penser autrement l'éducation : ils se préoccupent de la façon de prévenir les névroses pour préserver la santé psychique des enfants.

Depuis 1905, le psychiatre de Zürich Carl Gustav Jung fait partie des disciples de Freud, Sandor Ferenczi aussi qui a fait la connaissance de Freud en 1908 ; il se fait remarquer lors du premier Congrès international des psychanalystes à Salzbourg en cette même année 1908 ; dans sa conférence intitulée « Psychanalyse et pédagogie », il pose publiquement la question de savoir « quels enseignements pratiques la pédagogie peut (...) tirer des observations dues à la recherche psychanalytique »³. Soucieux de bien se faire comprendre, il explique que les deux disciplines se trouvent dans le même rapport que la botanique et le jardinage ; il invite d'autre part ses auditeurs à aller se promener sur les pelouses des jardins d'enfants pour y faire des découvertes. Puis il en appelle à la collaboration de tous, le problème étant « insoluble pour un homme seul », ajoute-t-il. Ferenczi fait alors le point sur la situation : pour lui, « la pédagogie actuelle oblige l'enfant à se mentir à lui-même, à nier ce qu'il sait et ce qu'il pense. »

Ce texte constitue le point de départ d'une réflexion fondamentale sur la nécessité de repenser les finalités et les méthodes d'une éducation respectueuse des personnes des enfants.

Elle aboutit à la publication du texte de Freud sur l'intérêt de la psychanalyse pour la pédagogie que j'ai cité au début de mon exposé. L'espoir est grand que les pédagogues non seulement étudient la nouvelle science du psychisme pour mieux connaître le développement des enfants et éclairer leur propre monde intérieur mais aussi qu'ils se soumettent eux-mêmes à une analyse pour être plus lucides sur eux-mêmes et repenser leur attitude éducative.

³ Ferenczi Sandor, « Psychanalyse et pédagogie » in *Œuvres complètes*, t.1 1908-1912, Payot, 1984, p.51.

Ce texte a d'autant plus d'écho que les chercheurs en psychologie et pédagogie expérimentale, nombreux aux États-Unis, sont attentifs aux découvertes de la psychanalyse. Freud s'y est rendu avec Jung et Ferenczi en 1909. (Stanley Hall forme de nombreux enseignants et installe tout un réseau de recherches autour de l'enfant, John Dewey aussi). Ils sont nombreux sur le continent – Charles Darwin publie en 1877 *Esquisse biographique d'un enfant*, Hippolyte Taine des observations sur sa propre fille –. En Allemagne et en Autriche aussi, les psychologues étudient l'âme enfantine et la sexualité infantile (le psychiatre Krafft-Ebing, 1886, *Psychopathologie sexuelle*) et plaident pour une information sexuelle préventive. Le célèbre ouvrage *Le siècle de l'enfant*, publié en 1900, de la suédoise Ellen Key qui lutte par ailleurs pour l'émancipation des femmes, a eu un retentissement considérable en Europe ; l'auteur y dénonce les « meurtres psychiques » perpétrés sur les enfants, et ce, bien avant Freud, ainsi que le souligne Stefan Zweig dans *Le monde d'hier*. Ellen Key exige une éducation respectueuse de la personnalité des enfants. De son côté, le médecin et professeur en pédiatrie Adalbert Czerny avait publié en 1908 *Le médecin comme éducateur*, Sandor Ferenczi le rappelle dans le Supplément à sa célèbre conférence publié dans le n° 199 de la revue *Le Coq-Héron* en 2009. Je recommande vivement la lecture de ce n° consacré à « Psychanalyse et éducation, de l'utopie aux expériences ».

Dès avant la Première Guerre mondiale, le contexte est donc favorable à la réception des idées nouvelles que discutent Freud et ses collaborateurs.

De vives discussions ont lieu sur les mesures à prendre en faveur des enfants, les *Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne* en témoignent, en 1909, en publiant des propositions collégiales concrètes :

Il s'agit 1. de protéger les enfants, en renonçant à l'usage de moyens brutaux de coercition, et pour ce faire, prévoir une autre éducation des éducateurs par un travail sur leur propre personne, sur la compulsion à éduquer 2. d'éclairer les enfants en matière de sexualité 3. de recourir à l'amour comme « levier de l'éducation », selon l'expression d'Alfred Adler. Adler publie en 1908 dans les *Monatshefte für Pädagogik* un article remarqué sur le besoin de tendresse de l'enfant. Pour Otto Rank et Sachs qui publient en cette même année 1913 un ouvrage sur l'importance de la psychanalyse pour les sciences humaines (*Die Bedeutung der Psychoanalyse für die Geisteswissenschaften*), l'éducation a une double finalité : le bonheur individuel et l'insertion sociale.

Les articles et ouvrages publiés visent à diffuser les nouvelles connaissances. Mais les actions éducatives entreprises traduisent concrètement l'articulation possible entre pédagogie et psychanalyse. Des médecins comme A. Adler qui collabore activement avec Freud jusqu'en 1911 passent aux actes et, de ce fait, contribuent à populariser les découvertes de la psychanalyse dans les milieux pédagogiques. Adler crée en effet des centres de consultation ou de guidance dans les écoles de Vienne, ce sont en fait des consultations psychopédagogiques pour enfants en difficulté. Le génial éducateur August Aichhorn dont Joseph Rouzel a parlé hier s'inspirera de son œuvre de pionnier.

Adler est par ailleurs l'auteur de nombreux ouvrages sur l'éducation des enfants, la psychologie de l'enfant difficile, il y insiste sur l'importance de la compréhension, de la confiance, de la relation bienveillante à autrui, du pari pour la vie. Il a été invité de nombreuses fois aux États-Unis où Carl Rogers a été son étudiant.

Dans l'histoire de la rencontre pédagogie-psychanalyse, Adler a une place indéniable de relais.

L'œuvre de diffusion des interrogations posées par Freud et ses collaborateurs n'a pu avoir lieu que parce qu'il s'est trouvé...

Un public de pédagogues réceptifs à la psychanalyse en Suisse

Le pasteur et pédagogue de Zürich, Oskar Pfister, a entendu parler de Freud par Carl Gustav Jung. Il sera dès lors un propagateur zélé de ce qu'il appelle « la Cause » et jusqu'à sa mort, l'ami indéfectible de Freud. Pfister publie en 1913 *La méthode psychanalytique* préfacée par Freud et en 1921 *La psychanalyse au service des éducateurs*. Cependant, de même que Freud craignait que la psychanalyse soit laissée aux mains des seuls médecins, il redoute que les pasteurs la confisquent à leur tour. La question a été longtemps actuelle de savoir si seuls les médecins peuvent exercer la psychanalyse...

Un autre exemple de la réception de la psychanalyse en Suisse est illustré par le fait que, dès 1912, le directeur de l'École Normale de Berne, Ernst Schneider, sensibilise les futurs instituteurs aux découvertes de Freud. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle il se fait révoquer quelques années plus tard ! Il enseignera alors à l'institut Jean-Jacques Rousseau fondé à Genève en 1912 par Édouard Claparède qui fait une place à la psychanalyse.

Un signe de l'intérêt d'alors est la tenue, en juillet 1912, du Séminaire d'été de la Société Psychanalytique de Zürich sur les rapports entre pédagogie et psychanalyse. Les contributions des intervenants sur l'importance de la relation éducative, sur les phénomènes transférentiels etc. sont d'une haute tenue, elles sont publiées dans les *Berner Seminarblätter* éditées par Schneider à destination des instituteurs.

En cette époque de la psychanalyse naissante et de bouillonnement intellectuel, et ce, dès avant la 1^{ère} guerre mondiale, sont posées les questions essentielles : comment prévenir les névroses ou comment aider les enfants à grandir sainement, c'est-à-dire sans trop d'angoisse ? Comment envisager l'éducation des éducateurs pour qu'ils développent une autre attitude à l'égard des enfants ? Autant de questions qui ont débouché sur des actes articulant pédagogie et psychanalyse.

J'ai cité Adler, Pfister, Schneider. Il en est d'autres, essentiels, que je souhaite présenter :

Des expériences pédagogiques qui s'inspirent de la psychanalyse dans les années 20

- L'instituteur suisse Hans Zulliger (1893-1965)

Dans l'effervescence que connaissent les cantons ouest de la Suisse, un jeune instituteur de 28 ans, Hans Zulliger, se fait remarquer : il publie en 1921 un petit ouvrage percutant *Psychoanalytische Erfahrungen aus der Volksschule* (Bern, Bricher). Il paraît en France dès 1930 sous le titre *La psychanalyse à l'école* (Flammarion).

Ancien élève de Schneider, il enseigne depuis 1912 près de Berne, dans un milieu rural répressif et il mène dans sa classe nombreuse ses « petites expériences » sans rien dire à personne, écrira-t-il. Il pratique le dialogue, les textes libres, s'efforce de créer un climat de confiance parmi les enfants apeurés, il les prend aussi en analyse au début avant de se rendre compte qu'il va trop loin ! L'éducateur psychanalytique, comme il se nomme, est sur la trace d'une pédagogie autre qui nécessite une autre attitude envers les enfants. Son petit livre reçoit les encouragements de Freud et de Pfister.

Le terrain réceptif qu'est la Suisse pour la science de Freud n'empêche pas les controverses, les attaques, le scepticisme et les oscillations entre la croyance optimiste en un changement éducatif grâce à la psychanalyse et le pessimisme quant aux possibilités de changement.

- Des éducateurs viennois dans le contexte troublé de l'après-guerre

Après la Première Guerre mondiale se profilent à Vienne des personnalités remarquables par leur engagement auprès des jeunes en déshérence et leur souci de conjuguer éducation et psychanalyse : Il s'agit d'August Aichhorn, de Siegfried Bernfeld que Freud tient en haute estime, mais aussi de Anna Freud, proche collaboratrice de son père et amie des précédents.

Aichhorn est né en 1878, il a d'abord été instituteur, a poursuivi des études en sciences sociales et en pédagogie curative. Dès 1907, il a proposé la création de foyers de jour, à Vienne, pour les nombreux jeunes errant dans les rues. Il est responsable en 1914 de tous les foyers de jour qui abritent 7000 jeunes. De 1918 à 1922, il dirige le Centre pour jeunes asociaux à Oberhollabrunn, près de Vienne. Ce n'est qu'en 1921 qu'il « rencontre » la psychanalyse et qu'il trouve dans ses postulats la confirmation de ses intuitions. Il théorise ses expériences lors de conférences publiques qu'il rassemble dans un ouvrage publié en 1925, préfacé par Freud et intitulé *Verwahrloste Jugend (Jeunesse à l'abandon* ne paraît en français qu'en 1973 alors qu'il a été traduit en anglais et dans d'autres langues peu après la parution à Vienne).

Aichhorn voit dans l'acte de délinquance un symptôme de troubles affectifs liés à l'histoire du sujet, il insiste sur l'importance d'une relation fondée sur la confiance, le dialogue, sur le maniement du transfert positif comme outil thérapeutique, il attribue un rôle éminent au milieu de vie et à l'environnement facilitant – idée reprise par Winnicott –.

« De toutes les applications de la psychanalyse, aucune n'a éveillé autant d'intérêt ni suscité autant d'espoirs et par conséquent trouvé autant de collaborateurs distingués que celle ayant trait à la théorie et à la pratique de l'éducation des enfants », écrit Freud dans la préface du livre d'Aichhorn. Ce dernier crée à Vienne des centres de consultations pédagogiques dans les 14 services de la jeunesse de la communauté urbaine et il les dirige jusqu'à sa retraite en 1930. Il déploie une immense activité d'enseignement et de formation, il initie médecins et psychologues à la psychanalyse et anime des séminaires pour conseillers d'éducation et d'orientation.

Siegfried Bernfeld, né en 1892, membre actif du Mouvement de jeunesse, est passionné par les questions d'éducation. C'est à la fois un théoricien et un praticien.

Il a été le directeur pédagogique de 1919 à 1920 d'une cité scolaire de 300 orphelins juifs, âgés de 3 à 16 ans et issus de classes prolétariennes, près de Vienne. Après l'échec de cette expérience à cause de dissensions avec le Comité américain d'administration, il publie en 1921 *Kinderheim Baumgarten* ; c'est le récit de son entreprise où il a essayé de s'inspirer de la psychologie de Freud, la seule, écrit-il, qui traite sérieusement des affects et des pulsions, du phénomène du transfert et des processus d'identification dans les groupes. En tant que sympathisant du marxisme, il insiste par ailleurs sur la force éducative du groupe et l'importance du milieu de vie.

Soucieux de constituer une véritable science de l'éducation, il accorde à l'observation de l'enfant vivant une place primordiale et souhaite que l'éducateur se fasse chercheur. Bernfeld dit s'être rendu compte que les théories de la psychanalyse se vérifiaient dans les faits. « Même les sceptiques et les adversaires de Freud ont dû se rallier à cette assertion incontournable : aucune éducation nouvelle n'est possible si elle ne se fonde sur la psychologie freudienne ».

Pour Bernfeld, l'éducation qui s'inspire de la psychanalyse est difficile à décrire car elle est de l'ordre de l'être et non du faire. Elle renvoie essentiellement à la personne de l'éducateur, au rapport qu'il entretient avec l'enfant qu'il a été et qui transparait dans sa relation avec l'enfant ou l'adolescent en face de lui : « C'est ainsi que le nouvel éducateur est plutôt amené à suspendre son agir, à observer, à regarder, à vivre plutôt qu'à constamment réprimander, punir, enseigner, exiger, interdire, exciter et récompenser... » (p. 120) ; il lui recommande d'« avoir une relation claire et dépassionnée à sa propre enfance pour ne pas vouloir se punir, se condamner, s'éduquer, se refouler dans les autres » (id. p. 127).

En 1925, il publie à Vienne un ouvrage incisif, à partir d'un séminaire tenu à l'intention d'enseignants et de responsables de jeunes à l'Institut de psychanalyse de Vienne : *Sisyphus oder die Grenzen der Erziehung (Sisyphus ou les limites de l'éducation)*. Il y appelle à « penser contre l'usage », à dévoiler les aspects opaques du métier d'enseigner et d'éduquer en vertu de la complexité du psychisme de l'éducateur qui interagit avec celui de l'enfant ou de l'élève, il théorise les limites psychiques de l'éducation à cause de l'intersubjectivité à l'œuvre mais aussi ses limites sociales en raison des intrications inévitables entre l'institution scolaire et les institutions socio-politiques de toute époque, toute société tendant à sauvegarder l'école qui lui convient et qui lui est soumise.

Bernfeld s'installe en 1926 à Berlin où il poursuit son activité de psychanalyste et d'enseignant à l'Institut de psychanalyse, puis il doit quitter l'Allemagne en 1932 ; après un bref passage par la France, il gagne les États-Unis où il meurt en 1953.

La plus proche collaboratrice de Freud : sa fille **Anna Freud**

Née en 1895, la dernière enfant de Freud et de Martha s'est intéressée très tôt à la psychanalyse. Devenue institutrice, puis psychanalyste, elle crée à Vienne avec son amie Dorothee Burlingham une petite école pour enfants déshérités et dispense des cours aux enseignants et aux parents. Proche de Aichhorn et de Bernfeld, elle constitue avec eux et des psychanalystes intéressés par la pédagogie dès 1924 un groupe de réflexion, « des discussions libres et merveilleuses sur la psychologie des enfants et des jeunes... Parfois Freud nous rejoignait et nous écoutait, surtout Aichhorn, mais aussi Bernfeld », écrit Willi Hoffer cité par Thomas Aichhorn dans *Le Coq-Héron* n° 199 de 2009. Elle a incontestablement contribué à la diffusion des découvertes de la psychanalyse, par son livre aussi, publié en 1927, *Initiation à la psychanalyse pour éducateurs*.

Une psychanalyste discrète, l'Allemande **Gertrud Bondy**

Née à Prague en 1889, de la même génération que Bernfeld, elle fait des études de médecine à Vienne où elle assiste aux cours de Freud et fait une analyse avec Rank. Avec son mari Max Bondy, ancien du Mouvement de jeunesse qui rêve d'une éducation à la compréhension mutuelle pour construire une société nouvelle et plus juste, elle fonde en 1922 un internat à la campagne à Gandersheim en Basse-Saxe. D'après son autobiographie, Freud leur rendit visite et parla avec les enfants. « C'était une entreprise téméraire, écrit-elle, car Freud était attaqué de toutes parts. » L'école devenue trop petite, les Bondy s'installèrent à Marienau près de Lünebourg ; en 1933, ils ont émigré en Suisse puis aux États-Unis où ils ont fondé une école dans le Vermont.

L'école de Marienau existe toujours, j'y ai été invitée à prendre la parole en 1989 pour le 100^{ème} anniversaire de Gertrud Bondy. Cette psychanalyste avait inventé une façon originale d'accompagner les jeunes en difficulté, ils se confiaient à elle lors de promenades individuelles, un peu à l'image de l'ethnopsychanalyste Georges Devereux qui accompagne Jimmy P., Indien des plaines des USA, dans le magnifique film récemment sorti. Ou comment la parole, dans une relation transférentielle forte avec un adulte bienveillant, sourd peu à peu des profondeurs de l'âme blessée et la libère.

- L'expérience désenchantée du pédagogue Kurt Zeidler à Hambourg

Kurt Zeidler est un instituteur issu du Mouvement de Jeunesse et du mouvement de Réforme pédagogique comme Siegfried Bernfeld. Dès 1919, il a participé avec des collègues, à Hambourg, à la création d'écoles expérimentales dites « communautés scolaires » soutenues par la municipalité. Leur souci est de placer l'enfant au centre du système éducatif, de pratiquer une pédagogie à partir de l'enfant (*vom Kinde aus*), sans que s'impose le maître, une pédagogie libertaire qui vise l'émancipation de l'enfant. L'expérience dure sept années jusqu'à ce que les pédagogues constatent amèrement leur échec. C'est le désenchantement total.

Kurt Zeidler écrit et publie alors en 1926 un petit livre de 120 pages qu'il intitule *La redécouverte des limites*. Bernfeld avoue en 1928 que ce livre a eu davantage d'influence dans l'opinion publique que son pamphlet *Sisyphé*.

Qu'est-ce qui fait la valeur épistémologique et historique de ce récit d'expérience ?

C'est un récit clinique qui rend minutieusement compte d'une pratique expérimentale unique qui a duré 7 ans. Le souci d'authenticité se traduit par le rappel des illusions puis des errances des jeunes maîtres qui avouent être passés par ce qu'ils nomment « le purgatoire de l'expérience ». C'est une entreprise émouvante et inhabituelle d'autocritique.

En pratiquant un retournement de pensée en référence à Freud et Adler, Zeidler entérine la pertinence de leurs théories pour soutenir une pratique pédagogique qui s'élabore dans le quotidien.

L'orgueil pédagogique d'où était née la certitude d'avoir trouvé LA méthode « à partir de l'enfant » perd de sa morgue.

Zeidler a compris à son corps défendant que la liberté totale, le désir absolu d'être soi entraînent des travers aussi dangereux que ceux qui découlent de la contrainte rigoureuse.

Il plaide – et ses propositions sont étonnamment modernes – pour apprendre l'art de guider qui est aussi l'art de susciter le plaisir, apprendre à structurer les groupes, apprendre à distinguer entre les vrais besoins et les caprices des enfants, apprendre à créer une communauté de travail pour que l'école devienne une communauté de vie, apprendre à tenir compte à la fois de l'enfant individuel et du groupe, à valoriser les savoirs et les savoir-faire, à reconnaître et à penser les obstacles, bref à instaurer en soi-même « ce scepticisme créateur » qui est source de vraie liberté.

Les expériences pédagogiques que je viens d'évoquer ont marqué leur époque. En témoigne le penseur allemand de l'éducation Hermann Nohl ; il loue en 1927 la psychologie de Sigmund Freud et d'Alfred Adler d'avoir promu une pédagogie qui considère l'enfant au centre d'un réseau relationnel. « L'ancienne pédagogie partait des difficultés que cause l'enfant ; la nouvelle pédagogie part des difficultés que ressent l'enfant. » Il évoque un « bouleversement » de la pédagogie qui approfondit la « révolution copernicienne » instaurée par les psychologues de l'enfant : il ne suffit pas de placer l'enfant au centre du système éducatif, il faut tenir compte des phénomènes intersubjectifs qui échappent à la conscience. Kurt Zeidler l'a très justement formulé :

« Liberté et contrainte, bonté et rigueur, droit à l'autodétermination et subordination, activité libre et réceptivité des élèves doivent coexister, en alternance ou en interpénétration » (p. 93). « Faire en sorte que les tensions qui sont constitutives de la vie et qui traversent l'être humain de part en part soient génératrices de force et de vie, telle est la véritable tâche d'une éducation bien comprise. »

L'élaboration d'une pédagogie qui s'inspire des théories de la psychanalyse n'a pas été que le fait d'éducateurs très en vue, elle s'est tissée aussi au quotidien, dans les années 20 et 30 du 20^{ème} siècle par des éducateurs et des enseignants qui ont réfléchi sur leurs pratiques. Ils en ont parlé dans une revue créée en 1926 par un médecin allemand Heinrich Meng, de Stuttgart, et le pédagogue suisse Ernst Schneider, ancien directeur de l'École Normale de Berne. C'est la célèbre *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik* que j'ai dépouillée pour mon travail de thèse.

Le but est de poursuivre la collaboration entre psychanalystes et pédagogues et surtout d'amener les éducateurs à réfléchir sur les conséquences des découvertes de Freud sur l'éducation. Les auteurs des articles publiés, parmi lesquels Anna Freud, Alice Balint, Edita Sterba etc. se veulent au service d'une éducation « éclairée » par la psychanalyse. Ils étudient les manifestations de la sexualité infantile, s'interrogent sur les inhibitions intellectuelles et les échecs scolaires, sur les troubles du langage, le problème des sanctions, le jeu etc. Ils montrent, à l'aide de vignettes cliniques, combien l'affectivité joue un rôle dans les apprentissages, combien les phénomènes transférentiels sont présents dans l'espace de la classe. Des faits d'observation voisinent avec des réflexions sur le psychisme de l'éducateur, sur les conséquences néfastes d'une éducation répressive des pulsions ou à l'inverse, d'une absence d'éducation.

C'est dans un de ses articles qu'Anna Freud écrit en 1929 : « Une pédagogie véritablement psychanalytique n'en est bien évidemment qu'à ses débuts... L'étude des jeunes carencés (comme l'a effectuée avant tout le Viennois Aichhorn) a montré qu'un développement pulsionnel totalement sans contrainte, totalement décomplexé par des manques de volonté éducative ou de liens affectifs de l'enfant envers l'éducateur ne donne pas des personnes saines, ni 'valables' mais des êtres carencés, asociaux et à tendance criminelle. »

La revue, d'abord mensuelle puis trimestrielle ne paraît plus dans les années 30 qu'à un rythme irrégulier. Si les premiers temps ont été prometteurs et chargés d'espoir, le réalisme puis le désenchantement se font jour au fil des ans : Freud publie *Malaise dans la culture* en 1930 et la *Nouvelle suite des leçons sur la psychanalyse* en 1932 ; il y dit la nécessité de « trouver sa voie entre le Scylla du laisser-faire et le Charybde du refus » et il revient sur l'affirmation déjà présente dans la préface à l'ouvrage de Aichhorn selon laquelle il y aurait « trois métiers impossibles : éduquer, guérir et gouverner ». Hans Zulliger fustige dans un long article « les manques de la pédagogie psychanalytique » qui n'a pas assez réfléchi à la pédagogie de groupe ; Anna Freud parle d'échec en 1937, l'année où la revue cesse de paraître.

La montée des totalitarismes a entraîné le départ vers l'étranger de nombreux psychanalystes, ce qui signe la fin d'une aventure audacieuse.

En Suisse cependant, pays épargné par la guerre, Zulliger continue d'enseigner et d'écrire. En Suisse romande, des services médico-pédagogiques ont été créés en 1940 et dans les années qui suivent, concrétisant une autre forme de lien entre pédagogie et psychanalyse.

En France, le psychiatre et psychanalyste René Laforgue a formé, dès les années 30, de nombreux élèves qui, pendant l'Occupation, fomentent un projet de consultation psychopédagogique sur le modèle de celui de Lausanne. Ils veulent faire place dans l'éducation aux apports de la psychanalyse. Ainsi le lien n'est pas rompu.

Après la Seconde Guerre mondiale

- Les centres psychopédagogiques en France

À la Libération, le médecin et psychanalyste André Berge – fondateur en 1930 de l'École des parents –, la professeur de philosophie, médecin et psychanalyste Juliette Favez-Boutonier et le psychologue et pédagogue Georges Mauco fondent au lycée Claude Bernard, à Paris, la 1^{ère} consultation psychopédagogique. Françoise Dolto participe à la fondation.

À ce premier centre créé en 1946 s'adjoint en 1948 le CPP de Strasbourg créé par Daniel Lagache, médecin, psychanalyste et premier professeur de psychologie à l'Université de Strasbourg ainsi que par Juliette Favez-Boutonier. Le professeur Maurice Debesse en sera le premier directeur administratif et pédagogique.

Les CPP – le troisième sera celui de Mulhouse – deviennent en 1972 des CMPP.

Dans ces lieux tiers, à une certaine distance du scolaire et du médical, la référence à la psychanalyse reste déterminante. Une autre raison du succès des CMPP réside dans le travail pluridisciplinaire entre divers professionnels des métiers de l'humain au service des enfants et des adolescents en difficulté psychologique et scolaire. Dans le cahier édité en 1998 pour le cinquantenaire du CMPP de Strasbourg, le Dr. Daniel Michel et Claude Monteillet écrivent que les rencontres, les confrontations de divers axes de travail, la mise à l'épreuve des références ont produit des effets nouveaux dans la manière d'aborder les jeunes consultants. D'autre part, la prééminence du travail avec les parents dans le suivi thérapeutique, les partenariats avec les structures de l'éducation spécialisée constituent d'autres atouts importants des CMPP.

La psychanalyse s'est imposée comme référence culturelle dans la formation des éducateurs spécialisés, des orthophonistes, des assistantes sociales dont beaucoup se sont soumis à une analyse personnelle.

Ces changements ont été rendus possibles grâce à la diffusion de la psychanalyse dans un certain milieu intellectuel par l'intermédiaire de Lacan. En ce qui concerne le lien entre éducation et psychanalyse, deux des disciples de Lacan, Maud Mannoni, fondatrice en 1969 de l'institut de Bonneuil-sur-Marne, et Françoise Dolto, ont fortement contribué par leurs écrits, leurs interventions publiques et leur soutien à des établissements scolaires spécialisés, à modifier le regard des parents et des éducateurs envers les enfants et les adolescents en souffrance. Il y a eu, dans le sillage de Françoise Dolto, un véritable engouement non exempt de danger pour la vulgarisation de la psychanalyse dans le champ de l'éducation. De nombreux médecins se sont formés à son école et poursuivent son œuvre.

Pour en revenir aux CMPP, nous savons tous le travail remarquable qui s'y accomplit mais aussi le temps d'attente très long que doivent supporter les familles et les enfants en détresse.

Heureusement, les RASED ont été créés mais nous sommes tous témoins de leur fragilité, c'est-à-dire les attaques répétées dont ils sont l'objet depuis quelques années, au sein de l'institution de l'Éducation nationale, précarité due sans doute aussi aux restes non négligeables de méfiance qui persistent dans l'institution contre la psychanalyse.

- Le mouvement de Pédagogie Institutionnelle

Dans la filiation de Célestin Freinet et celle de la thérapie institutionnelle fondée par François Tosquelles et Jean Oury, se crée autour de l'instituteur et psychanalyste Fernand Oury et de la psychologue Aïda Vasquez le mouvement de « pédagogie institutionnelle » après la Seconde Guerre mondiale. Cette pédagogie conjugue les

activités et les institutions (Coopérative, Conseil, règles, Quoi d'neuf ?, correspondance scolaire...) de l'école Freinet et « le savoir de l'inconscient ». Fernand Oury a publié de nombreux ouvrages, il a contribué à créer l'École de La Neuville, lieu de vie ouvert et lieu d'apprentissage où les enfants retrouvent le désir, comme Michel Plon nous l'a montré et comme Francis Imbert l'a magnifiquement illustré dans ses livres publiés avec le Groupe de Recherche en Pédagogie Institutionnelle.

Nous attendons avec impatience de lire le livre écrit par notre ami Raymond Bénévent et son collègue Claude Mouchet, *L'école, le désir et la loi. Fernand Oury et la Pédagogie Institutionnelle*, actuellement en souscription⁴.

Le mouvement de PI n'est pas aussi répandu qu'il pourrait l'être, il est cependant bien vivant, en Alsace surtout, grâce aux formations proposées où les enseignants qui pratiquent la PI ont à cœur de se retrouver régulièrement pour échanger et réfléchir ensemble sur leurs pratiques.

Psychanalyse et éducation aujourd'hui

Quels sont les autres lieux où la rencontre entre le champ de l'éducation et celui de la psychanalyse se situe dans l'héritage du mouvement d'autrefois ?

Ce furent dès les années 70 :

- de nombreux départements des sciences de l'éducation :

à Genève, à Paris-Nanterre, Strasbourg, Grenoble, Montpellier, et d'autres universités, la psychanalyse est proposée depuis quelques décennies comme lieu de réflexion et de questionnement aux futurs enseignants et éducateurs ; les universitaires qui sont souvent aussi psychanalystes ont beaucoup publié. Je citerai d'abord Mireille Cifali dont l'enseignement et les recherches sur les apports de la psychanalyse à l'éducation ont connu un succès justifié. J'ai eu la chance de travailler avec elle à Genève et nous avons publié ensemble *Pédagogie et psychanalyse*, un recueil de textes des premiers temps de la pédagogie qui s'est nommée « psychanalytique ». Mireille Cifali a sensibilisé des centaines d'étudiants à ce que nous donne à entendre la psychanalyse de notre conflictualité interne et de notre ambivalence dans notre rapport à autrui. Elle a beaucoup travaillé sur l'écriture de l'expérience clinique. Son livre *Le lien éducatif, contre-jour psychanalytique* (1994) reflète l'immense sensibilité et la riche expérience qui sont les siennes.

À côté d'elle, Francis Imbert déjà mentionné et Claudine Blanchard-Laville, auteur de plusieurs ouvrages remarquables ainsi que Joseph Rouzel. Ils ont conduit et conduisent encore de nombreux groupes d'analyse de pratiques qui s'adosent à l'éthique de la psychanalyse.

- En dehors de l'université, l'œuvre de Jacques Lévine

Ancien assistant du fondateur de la psychologie génétique, Henri Wallon, le jeune psychologue Jacques Lévine avait installé un laboratoire de psychologie scolaire dans une école du centre de Paris et expliqué qu'il était préoccupé par les élèves du milieu de la classe, « les pourrait mieux faire » comme il disait, et ce, à une époque où la pédagogie et la psychologie s'ignoraient. A-t-il connu Maria Torok qui travaillait à l'époque dans les écoles maternelles de la région parisienne ? Je ne sais. Toujours est-il que, de son dialogue avec les enseignants et les inspecteurs et de sa rencontre avec Michael Balint naquit peu à peu, chez Jacques Lévine, l'idée de former des groupes où les professionnels de l'éducation pourraient dire et penser avec lui leurs difficultés dans l'exercice du métier. Dès les années 70, devenu psychanalyste, il a osé s'aventurer hors des sentiers battus, comme je l'ai écrit dans un article pour PSYCHO-media, en mars

⁴ Bénévent Raymond, Mouchet Claude, *L'école, le désir et la loi. Fernand Oury et la pédagogie institutionnelle*, Collection Matrice, Champs social éditions 2014

2009, en conduisant plusieurs groupes à Paris et en province, selon une méthode précise et avec des présupposés théoriques élaborés à partir de son expérience d'analyste.

Jacques Lévine savait que le travail de la pensée est particulièrement fécond au sein d'un groupe où les interactions et les interrelations sont nombreuses. J'ai eu pour ma part l'immense chance de le rencontrer lors d'un colloque sur Freud et la culture allemande à Cerisy-la-Salle en juillet 1990. Ce qu'il me dit de son travail avec les groupes m'intéressa vivement car le dialogue qu'il menait entre pédagogie et psychanalyse renouait avec une histoire dont j'avais entrepris de démêler les fils. D'autre part, sa foi en l'humain, son désir profond de changer l'école, d'en faire un lieu de rencontres et de parole vraie rencontra mon propre désir de contribuer par mon enseignement à une autre formation des enseignants, de les sensibiliser aux apports de la psychanalyse au champ de l'éducation. J'acceptai tout de suite de collaborer avec lui. Il avait organisé un premier colloque au château des Ménilles en novembre 1988 sur la notion d'aide en soutien au soutien et un second, les 5 et 6 mai 1990, sur l'identité négative. Son 3^{ème} colloque, le premier auquel j'assistais eut lieu à Paris, au CLEMI, les 1^{er} et 2 juin 1991, sur le thème « Oser comprendre, oser comprendre l'angoisse de l'autre » ; le public – 65 personnes – était composé de 21 enseignants, 20 conseillers d'orientation, 16 psychologues, 5 rééducateurs et 5 « divers », ai-je noté consciencieusement. C'était l'époque où chaque participant était invité à se présenter personnellement. En relisant mes nombreuses notes vieilles de 22 ans déjà, j'ai constaté qu'il était déjà beaucoup question de déstabilisation des familles et de l'école. Un autre grand événement a eu lieu : le colloque sur la crise de l'école en mars 1992, organisé avec le CIPA – Collège international de psychanalyse et d'anthropologie dont Jacques Lévine était le vice-président.

Si l'AGSAS a été créée en tant que structure en 1993, elle a, comme vous voyez, une préhistoire.

Et cette histoire continue, et elle est vivante ; si elle a été affectée par la maladie puis la mort de Jacques Lévine en octobre 2008, elle a surmonté vaillamment ces mois difficiles, alors que des voix désabusées avaient déjà prédit sa dilution. Ce qui nous a soutenus, c'est un idéal partagé, un fort sentiment d'appartenance à une association qui défend une cause juste, au service des enfants et de tous ceux qui sont en souffrance à l'école ; c'est aussi le savoir que nous n'en avons jamais fini d'apprendre ce qu'il en est de la complexe conflictualité de la vie psychique, sans doute aussi la conscience que nous sommes infiniment redevables à Jacques Lévine de qui nous avons beaucoup reçu, de même que nous avons beaucoup reçu de nos anciens maîtres d'école.

L'AGSAS est vivante par son extension visible, j'allais dire par le besoin d'elle qui se manifeste de plus en plus : demandez à notre présidente Maryse Métra, à Geneviève Chambard qui assure les formations aux ateliers philo, à notre infatigable secrétaire général Bernard Delattre, et aux autres amis, Michèle, Rose, Gilbert, Martine, Josse, tous passionnés au service d'une autre idée de l'école.

L'AGSAS est vivante tout autant par l'esprit qui l'anime, le dialogue que nous continuons de mener entre éducation et psychanalyse, dialogue porté par les membres de l'association dispersés à travers la France mais aussi à Aoste en Italie et à Lisbonne avec Teresa Sà, psychanalyste et formatrice.

Extérieurement, l'AGSAS, ce sont les groupes de Soutien au Soutien ou Balint pour enseignants, et, depuis 2006, des séminaires de formation à l'animation de ces groupes, c'est le colloque annuel depuis 1993 et la publication de notre revue *Je est un Autre*, ce sont les Ateliers de philosophie AGSAS-Lévine et Ateliers psycho-Lévine qui connaissent

depuis un ou deux ans un véritable emballement, et par conséquent la formation à ces ateliers, c'est *La Lettre de l'AGSAS* qui rend compte quatre fois par an de la vie de l'Association et qui est un lien entre nous, c'est la publication de plusieurs ouvrages, c'est l'élaboration de la charte de l'AGSAS, c'est l'émergence de groupes de lecture ce sont de nombreuses interventions à la demande dans des établissements scolaires et dans des congrès et ce, dans une société où paradoxalement « la psychanalyse est de plus en plus attaquée par les tenants d'un scientisme sans âme », comme l'écrit Elisabeth Roudinesco dans *Le Monde* du 8 mars 2013.

Nous savons à l'AGSAS que les besoins des hommes, des femmes et des enfants d'être reconnus et écoutés comme des sujets à part entière n'ont jamais été aussi aigus. L'essentiel, derrière toutes ces activités, c'est le désir qui nous habite de réhumaniser les relations et le monde parfois impitoyable de l'école, le désir de comprendre et de remettre debout les enfants qui ne peuvent pas momentanément apprendre, le désir de soutenir les enseignants par le biais des groupes dont Jacques Lévine a élaboré la méthode d'analyse, une analyse au cours de laquelle les participants sont invités à changer de point de vue, à pratiquer le regard tripolaire, à imaginer la façon dont l'autre – celui dont on parle – se représente intérieurement, avec les vécus de défaite qui ont fait des entames dans son image de soi.

Au-delà de la méthode, ce sont des principes éthiques qui nous réunissent, qui forgent notre sentiment d'appartenance ; les voici tels qu'énoncés dans la charte de l'AGSAS : le respect inconditionnel dû à la personne humaine, quelle qu'elle soit ; la reconnaissance de chacun comme sujet, porteur d'une parole et d'un désir singuliers, inscrit dans une histoire intergénérationnelle ; une dynamique d'empathie et de confiance en l'autre et en son évolution toujours possible ; la valeur de la parole et de la confrontation des pensées, dans un esprit d'ouverture, de solidarité, de coopération et d'humilité. Ces principes impliquent d'avoir le souci de tous, notamment des plus fragiles, et de considérer chacun – enfant, adolescent, parent, professionnel – comme « interlocuteur valable ».

Cette philosophie de l'AGSAS, nous essayons de la porter les uns avec les autres, de la mettre en actes, tout en continuant de réfléchir ensemble, solidairement, et souvent avec d'autres partenaires, sur le métier d'éduquer et d'enseigner, à partir des difficultés, à partir des ratés, des souffrances – celles des enfants comme celles des adultes – qui n'ont souvent pas de lieux pour se dire.

Quelles sont nos préoccupations actuelles?

Prévenir mais aussi remédier aux souffrances d'école, à plus grande échelle. Dans leur travail individualisé avec les enfants, les rééducateurs, à un point d'intersection de la pédagogie et de la psychanalyse, témoignent indirectement dans les écoles des bienfaits produits par leur regard bienveillant, leur écoute attentive et leur inventivité mais les enseignants ne sont pas tous ni toujours prêts à les reconnaître.

Parvenir à sensibiliser davantage d'enseignants aux bienfaits et à la nécessité d'une éthique de la relation à l'autre, d'une meilleure connaissance de soi, du développement des enfants et des adolescents, vaincre peu à peu leurs résistances à toute approche psychologique, il y a encore bien du chemin à parcourir pour que le monde de l'école accepte de réfléchir à ce que la psychanalyse nous enseigne. J'ai néanmoins le sentiment que les ateliers de philosophie que les enseignants souhaitent de plus en plus mener dans leurs classes sont une première étape vers un questionnement et un changement de regard sur les enfants.

À chaque époque, à peu près les mêmes questions demeurent et cela ne nous étonne en rien, car tout enfant est un sujet singulier, tout adulte a son histoire à nulle autre pareille, à un moment du temps qui est lui aussi unique dans son épaisseur et sa complexité.

Nous voulons aussi être présents dans la formation des enseignants et plus généralement dans la refondation de l'école, être des hommes et des femmes de dialogue qui ne considèrent pas l'autre de haut, mais comme son égal en dignité.

Tout en continuant d'approfondir les concepts que nous a légués Jacques Lévine – comme Gilbert Jeanvion le fait actuellement autour des prises de risques que signifie grandir – nous voulons continuer de nous familiariser avec le corps théorique de la psychanalyse. C'est ainsi que Martine Lacour vient d'explorer, dans un travail remarquable d'allers et retours entre la théorie et sa pratique d'animatrice, le concept d'empathie⁵ à l'œuvre dans les groupes de Soutien au Soutien. Parallèlement, nous allons voir, en dehors de notre propre champ, ce qui se passe et se pense dans d'autres domaines comme celui du travail social, car il n'y a de clinique individuelle qu'articulée au social ; nous avons commencé de nous intéresser aux initiatives de psychanalystes qui osent quitter leur cabinet pour travailler avec des personnes démunies, comme José Morel Cinq-Mars⁶. Il nous faudrait lire aussi Catherine Vanier et Radmila Zygouris qui lient leur pratique « à une nouvelle politique de prise en charge sociale des patients de toutes origines »⁷.

La tâche est immense mais ce sont les petits pas qui comptent dans la résistance à la marchandisation de l'humain, nous tenons à assumer notre rôle de passeurs de l'humain pour témoigner de ce qui est possible dans le monde de l'école, tout en sachant les limites de notre action, les limites psychiques et les limites sociales.

Continuons de chercher et de réfléchir ensemble, de nouer sans cesse, comme nous le recommande Jacques André, ces trois éléments que sont « la pratique, la puissance métaphorique de l'art et l'héritage théorique » et ce, sans fuir ce qu'il appelle le négatif de l'expérience humaine ; nous ne sommes pas seuls dans ce travail de pontonnerie que nous menons depuis vingt ans et que nous sommes déterminés à poursuivre ensemble.

Pour citer ce texte :

Éducation et psychanalyse d'hier à aujourd'hui : un questionnement incessant. Jeanne Moll.
Je est un Autre n° 24, 2014.

Note d'information sur les droits d'auteur

Les documents mis à votre disposition sur le site de l'AGSAS sont gracieusement fournis par les auteurs, sur une base non commerciale, uniquement pour un usage strictement personnel. Les droits d'auteur, de commercialisation et d'indexation à des fins commerciales sont conservés par les auteurs et qui de droit malgré le fait que leurs travaux sont accessibles électroniquement. Toutes les personnes et organismes faisant une copie électronique de ces documents s'engagent, par le fait même de faire cette copie, à respecter les droits d'auteurs et droits de distribution associés.

⁵ Lacour Martine, *Empathie des enseignants et souffrance psychique des élèves. Étude des processus psychiques dans le dispositif des groupes de Soutien au Soutien*. Thèse de doctorat, Université de Besançon, 2012.

⁶ Morel Cinq-Mars José, *Psy de banlieue*, Éditions èrès, 2010.

⁷ Voir dans *Le Monde* du 8 mars 2013, sous le titre « Le psychanalyste, cet humaniste », les articles consacrés entre autres, à Catherine Vanier, auteur de *Naître prématuré*, Bayard, 2013 ; à Jacques André, auteur de *La sexualité masculine*, PUF, 2013 et à Radmila Zygouris, auteur de *L'Ordinaire, symptôme*, D'octobre éditeur, 2013.